NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

85 N° 1 1963

Maturité de la foi et charité

Louis LELOIR (osb)

p. 40 - 55

https://www.nrt.be/it/articoli/maturite-de-la-foi-et-charite-1690

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Maturité de la foi et de la charité

Plusieurs textes des épîtres pauliniennes opposent, dans la vie spirituelle, un âge d'enfance et un âge adulte. Dans Eph. 4, 12-16, l'opposition est brutale, mais la pensée spécialement riche. S. Paul parle « *de la construction du Corps du Christ, au terme de laquelle nous devons parvenir, tous ensemble, à ne faire plus qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, et à constituer cet Homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ. Ainsi, nous ne serons plus des enfants, nous ne nous laisserons plus ballotter et emporter à tout vent de la doctrine, au gré de l'imposture des hommes et de leur astuce à fourvoyer dans l'erreur. Mais, vivant selon la vérité et dans la charité, nous grandirons de toutes manières vers Celui qui est la Tête, le Christ, dont le Corps tout entier reçoit concorde et cohésion par toutes sortes de jointures qui le nourrissent et l'actionnent selon le rôle de chaque partie, opérant ainsi sa croissance et se construisant lui-même, dans la charité* ».

S. Paul oppose donc clairement un âge infantile, qu'il présente comme naïf, influençable, instable, sans utilité constructive pour le Corps du Christ, et un âge adulte, grâce auquel la plénitude du Christ est réalisée à la fois dans l'unité et la diversité; car, si ces adultes sont *un dans la foi et la pleine connaissance du Fils de Dieu,* s'ils sont inébranlables devant toute puissance de séduction, ils exercent cependant chacun leur rôle particulier dans le Corps du Christ, ils lui apportent les richesses et les variétés de leurs personnalités diverses, leurs réflexions, leurs expériences; il y a *concorde et cohésion* dans le Corps du Christ, mais cette union est le fait de *toutes sortes de jointures.* Le Corps du Christ grandit *en vivant selon la vérité et dans la charité,* mais cette croissance se réalise grâce à une vision de la vérité, qui est le fruit d'une assimilation personnelle et dont l'histoire est différente en chacun, et dans une charité qui implique des différences de tempérament, de formation et ne se maintient que par un combat; de plus, toutes ces diversités sont orientées *vers Celui qui est la Tête, le Christ,* et ramenées par cette orientation à une magnifique unité. Toutes ces richesses, le chrétien ne les apporte au Corps du Christ qu'à la condition d'abandonner l'âge infantile. S. Paul a dit sans ambages la nécessité de ce dépassement dans un second texte, bref et clair : « *Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je pensais en enfant, je raisonnais en enfant; une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant* » (1 Co 13, 11). Et il dira avec mélancolie aux mêmes lecteurs, les Corinthiens : « *Pour moi, frères,*

je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des êtres de chair, comme à de petits enfants dans le Christ. C'est du lait que je vous ai donné à boire, non une nourriture solide; vous ne pouviez encore la supporter. Mais vous ne le pouvez pas davantage à présent, car vous êtes encore charnels » (1 Co 3, 1-3). Il arrive donc, selon S. Paul, qu'en ayant l'âge adulte, on ne soit qu'enfant dans l'ordre spirituel, fermé à tout ce qui dépasse l'état infantile. La lettre aux Hébreux exprime la même déception : «... *alors qu'avec le temps vous devriez être devenus des maîtres, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne les premiers rudiments des oracles de Dieu, et vous en êtes venus à avoir besoin de lait, non de nourriture solide. Effectivement, quiconque en est encore au lait ne peut goûter la doctrine de justice, car c'est un tout petit enfant; les parfaits, eux, ont la nourriture solide, ceux qui, par habitude, ont le sens moral exercé au discernement du bien et du mal* » (He 5, 12-14). Tous ces textes reflètent une préoccupation très nette chez S. Paul; il constate chez ses chrétiens la tentation fréquente et paresseuse de se contenter d'un début de religion, d'une religion qui n'a été ni assimilée ni approfondie; une telle attitude, privée de tout dynamisme, alourdit le corps du Christ. Prov. 9, 6 préparait déjà, dans l'Ancien Testament, le point de vue de S. Paul : « *Quittez les enfantillages*[1] *et vous vivrez, marchez droit dans la voie de l'intelligence* ».

« ... La foi est lucide. La foi est virile; la foi doit être adulte, et ce qui caractérise un adulte par rapport à un enfant, c'est précisément qu'il connaît le contour exact des choses, qu'il a démythisé sa vision de l'existence, qu'il donne leur vrai nom aux objets, qu'il est tombé sur du dur (l'enfant ne tombe jamais sur du dur : on lui amollit tous les angles, on tâche qu'il ne se fasse jamais mal)... un regard de foi ne signifie pas un regard aveugle, un regard myope, un regard d'enfant de chœur, un regard d'innocent, au mauvais sens du mot. C'est un regard d'adulte[2] ».

Dans un dernier texte, S. Paul se montre plus indulgent pour l'âge d'enfant : « *Frères, ne vous montrez pas enfants en fait de jugement; des petits enfants pour la malice, soit, mais pour le jugement montrez-vous des hommes mûrs* » (1 Co 14, 20). En rester aux manières de juger de l'enfant paraît une calamité à S. Paul. Cependant, il y a tout de même un bon côté dans l'enfance : c'est l'absence de ruse et de malice, de duplicité, c'est la clarté, la limpidité de l'adhésion. S. Paul rejoint ici les évangiles, où Notre-Seigneur, lorsqu'il parle des en-

1. La Bible de Jérusalem (*Quittez la sottise*) a méconnu la nuance, ici, du mot hébreu *p'ta'im*. La traduction de la Vulgate latine est plus heureuse : *Relinquite infantiam*. De même la traduction de la Bible italienne éditée par l'Institut Biblique : *Lasciate le fanciullaggini*.

2. Y. Congar, dans *Un Concile pour notre temps*, Coll. Rencontres, 62, Paris, 1961, pp. 230-231.

fants, n'a jamais que des paroles d'éloge : « *... n'avez-vous jamais lu ce texte: Par la bouche des tout-petits et des nourrissons tu t'es ménagé une louange?* » (Mt 21, 16). « *Laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi; car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume des Cieux* » (Mt 19, 14). « *En vérité je vous le dis, si vous ne retournez à l'état des enfants, vous ne pourrez entrer dans le Royaume des Cieux. Qui donc se fera petit comme ce petit enfant-là, voilà le plus grand dans le Royaume des Cieux* » (Mt 18, 3-4). Il y a donc quelque chose de l'enfant qu'il faut ou garder ou retrouver, pour entrer dans le Royaume des Cieux; la vie chrétienne l'exige absolument; c'est l'absence de prétention, la fraîcheur, la spontanéité et la totalité de l'adhésion (à vrai dire, l'enfant n'expérimente cette totalité qu'en de brefs instants, d'une manière fugace et instable, selon ce qu'il est lui-même); c'est encore l'absence de ces susceptibilités et ressentiments qui vicient souvent nos relations humaines, et nous soustraient au climat de la charité. Par contre, nos manières de juger doivent, elles, évoluer; les points de vue de l'homme fait doivent dépasser ceux de l'enfant.

Dans ces divers textes, S. Paul ne parle que de deux âges de la vie spirituelle, les âges extrêmes, enfance et âge mûr. Dans l'intervalle, il y a la transition de l'adolescence, dont les problèmes et les crises préparent les maturations futures. La différence entre l'enfance et l'adolescence est, cependant, moins tranchée qu'entre l'adolescence et l'âge mûr, si bien que S. Paul peut, en toute légitimité, parler de deux âges au lieu de trois, et passer l'adolescence sous silence. Enfance et adolescence sont, en effet, deux âges de dépendance. L'enfant vit de ses parents, et surtout de sa mère; les solutions des parents aux problèmes de l'enfant apaisent vite celui-ci. L'adolescent a l'apparence extérieure de l'indépendance, car il est souvent en réaction contre son milieu familial; mais cette indépendance a sa revanche dans une dépendance très étroite vis-à-vis des courants et mouvements extra-familiaux; l'adolescent dépend des idées, des courants, des tendances, du groupe auquel il adhère, et il se met au service de ces idées avec fanatisme. Un autre trait rapproche enfance et adolescence : c'est l'égocentrisme. L'enfant est trop faible pour donner; il ne fait que recevoir, et toute sa vie se passe à demander et à accueillir volontiers tout appui, tout don, matériel ou d'affection. L'adolescent se sent une puissance de vie en continuel progrès, mais il désire son épanouissement par autoréalisation plus que par don; il songe moins à servir qu'à entreprendre, se répandre, s'imposer. L'adolescent est pourtant, par un autre aspect, proche de l'adulte; s'il prie et s'il se sacrifie, il éprouvera, et de plus en plus, le besoin de donner et de se donner. Mais, dans la mesure même où il éprouve ce besoin, il expérimente la maturation de la charité, et devient un adulte. Il est donc bien vrai **que la distinction essentielle est celle que fait S. Paul, entre l'âge d'enfant et celui d'adulte.**

I. MATURITE DE LA FOI

La foi infantile a bien des manifestations, qu'elle garde parfois à travers toute la vie de ceux qui se pensent ou se disent chrétiens, mais n'en ont que le masque ou quelques traits superficiels. L'enfant reçoit la foi infuse au baptême, mais il doit épanouir ce don initial par l'accueil d'une réflexion personnelle et par une adhésion nouvelle, dès qu'il en est capable, à la foi de son baptême; car le baptême a créé un engagement dans le chrétien, et précisément un engagement vis-à-vis de la foi reçue. Ceux qui ne repensent pas leur foi, et qui, devenus adultes, n'y adhèrent pas d'une adhésion nouvelle, pourront être des hommes religieux; ils ne seront pas des croyants. Les païens eux-mêmes ont été des hommes religieux, car tout homme est naturellement religieux. Mais le sens religieux n'exclut pas la superstition ni la magie, tandis que la foi les élimine. Il est un goût des neuvaines à S. Antoine, une manie de demander des exorcismes ou de multiplier les prières vocales, qui est manifestation de superstition, en même temps que de sens religieux, mais n'est pas manifestation de foi, ni surtout pas de foi adulte. L'âge adulte demande, en effet, une purification de toutes les formes inférieures de sens religieux, et une prise de conscience des profondeurs, des exigences, de l'harmonie et de la hiérarchie des dogmes chrétiens. Le R. P. Liégé a très bien écrit : « Le croyant adulte est un converti [3] », un converti tout d'abord au vrai visage de Dieu et à l'absolu évangélique. Dieu lui doit devenir personnel, et il faut que, dans la prière intime, l'adulte vive, vis-à-vis de ce Dieu vivant, sa vie de fils. Il faut aussi qu'il prenne tout à fait au sérieux les austères paroles évangéliques sur la voie étroite, sur la pauvreté, matérielle et de cœur, sur la chasteté et la charité. Tous les saints, et notamment les fondateurs d'ordres (S. Benoît, S. Dominique, S. François d'Assise, S. Ignace de Loyola) ont été des convertis de ce genre, ainsi que, plus récemment, S. Benoît Labre et le P. de Foucauld; ils ont été des gens saisis par l'absolu évangélique. C'est à chacun d'eux que pourrait être répété l'éloge adressé à S. Bruno, fondateur des Chartreux : « Sic Pater..., capis unum captus ab uno [4] ». L'effet de cette conversion sera notamment de donner de l'unité à notre vie; cette unité s'acquerra surtout et fondamentalement par une synthèse des mystères de la foi, dont nous saisirons, en même temps, la portée spéciale à chacun et l'unité organique. La prière personnelle et le contact fréquent et quotidien avec la vie liturgique de l'Eglise opéreront spontanément et graduellement cette unité; car l'oraison intériorise le mystère, et, en l'intériorisant, le vitalise; d'autre part,

3. *N.R.Th.*, 1958, p. 675.
4. *Tituli Funebres*, 4, 126; *P.L.*, 152, 589 A.

le mystère liturgique est déjà, en lui-même, une synthèse, celle de la sainte Ecriture, du dogme chrétien, et de la vie de l'Eglise; tout y est centré sur Jésus-Christ, dont l'apparition parmi les hommes a été la souveraine manifestation de l'amour de Dieu, dont l'opération en nous réalise continuellement le mystère de mort et de résurrection; or, ce mystère est essentiel à la vie chrétienne et il mûrit graduellement le chrétien. Cette heureuse union de la vie d'oraison et de la vie liturgique créera en nous une religion tout à la fois personnelle et communautaire, personnelle sans être isolée du milieu du croyant, communautaire sans être esclave du milieu du croyant; ce sera, simplement, la foi d'un convaincu et d'un engagé.

Il y a une connexion étroite entre la foi et la vie; aussi, la foi aura-t-elle pour nous des conséquences vitales. Je signale surtout quatre conséquences et tests de la maturité de la foi.

1. *Une persévérance courageuse dans la prière silencieuse.*

L'office de la prière demande la fidélité. Pour voir la face de Dieu, il faut, selon la parole du psalmiste, chercher la face de Dieu (Ps 27, 8). Pour obtenir le don de la contemplation, il faut persévérer dans l'oraison. Or, cette persévérance demande beaucoup de dépouillement dans la foi; seul en est capable celui dont la foi est mûre et robuste. Toute âme, au moins de temps à autre, et certaines âmes habituellement, sont obligées de croire à un Dieu qu'elles ne sentent pas dans la prière; accepter cette absence de sensation, de saveur et de suavité, sans chercher les solutions faciles de lectures rapides ou de prières vocales supplémentaires, sera le fruit de la foi mûre; sans quoi, nous perdrions le sacrifice, ainsi que le profit de cette aridité. « Celui-là », dit S. Jean de la Croix, « serait vraiment insensé, qui, se voyant privé des douceurs et des goûts spirituels, croirait que par là même Dieu lui manque, et se réjouirait, au contraire, en s'imaginant que, s'il les possède, il possède aussi Dieu [5] ». Grande serait son erreur, car « ... le fruit savoureux et durable se cueille dans une terre froide et sèche [6] ». Il faut savoir se présenter devant Dieu, et demeurer là, même lorsque l'on se sent seul. Il faut être persuadé que notre prière trouve un écho auprès de Dieu, même lorsque nous ne parvenons pas à percevoir de réponse, et qu'un effort simple, mais loyal et généreux, ne peut éliminer la distraction de la prière : « C'est une grande chose que l'oraison sans distraction; une plus grande encore que la psalmodie sans distraction », a écrit Evagre [7]. De fait, « la

5. S. Jean de la Croix, *Œuvres Spirituelles,* Paris, 1947, p. 1220 (*Avis et Maximes,* 274).
6. *Ibid.,* p. 1184 (*Avis et Maximes,* 38).
7. *Apophtegmes,* Evagre, 3. Cfr I. Hausherr, *Les leçons d'un contemplatif. Le Traité de l'Oraison d'Evagre le Pontique,* Paris, 1960, p. 120.

psalmodie est de l'ordre de la multiplicité; d'où distraction presque inévitable [8] ». Pourtant le même Evagre écrit : « Si tu n'as pas encore reçu le charisme de l'oraison ou de la psalmodie, obstine-toi et tu recevras [9] ».

Qui a été fidèle, durant de nombreuses années, et à la prière chorale, et à une longue et quotidienne oraison personnelle, sait tout ce qu'il a retiré de l'une et de l'autre. Il sait notamment que beaucoup d'oraisons ternes ont été souvent payées par des minutes d'intimité inoubliables. La négligence de l'oraison personnelle multiplie les distractions dans la psalmodie; sa large pratique rend au contraire la célébration liturgique beaucoup plus attentive et fervente. Sans crainte d'erreur, on peut affirmer que celui qui aime vraiment l'office divin, aimera aussi l'oraison, qui le prépare et le couronne. Une heureuse interaction entre office divin et oraison ne s'opère qu'à partir du moment où l'on accorde à celle-ci de larges loisirs. La liturgie donne le sens de la transcendance de Dieu; sa valeur objective de prière de l'Epouse du Christ, la richesse de ses textes et son ambiance d'adoration, de recueillement et de gravité favorisent éminemment l'état de prière. Mais comment aboutirait-elle à cet heureux résultat sans l'oraison personnelle, qui savoure les textes sacrés et en imprègne l'intelligence et le cœur?

Les *Verba Seniorum* citent la réponse de l'abbé Agathon à des frères qui lui demandaient quelle est la vertu qui exige le plus de labeur : « Il n'y a pas de travail comparable à celui que réclame la prière; chaque fois, en effet, que l'homme veut prier son Dieu, les démons accourent pour tenter d'interrompre sa prière, sachant que rien ne gêne tant leur action que la prière répandue devant Dieu [10] ». Et Evagre exhortait à « attendre de pied ferme le démon qui vient soudain, au temps de l'oraison, s'asseoir sur nos flancs et notre cou, nous frictionner les oreilles et nous chatouiller les narines [11].

Plusieurs études récentes [12] ont insisté sur l'importance de l'oraison qui suit la messe de communion. Déjà, sainte Thérèse d'Avila invitait ses filles à considérer l'heure entière qui suivait la communion comme un temps excellent pour négocier leurs intérêts spirituels [13]. S. Alphonse de Liguori lui fait écho [14]. La présence en nous du Christ sacramentel

---

8. Cfr *ibid.*
9. *De Oratione*, 87. Cfr *ibid.*, p. 122.
10. Lib. 12, 2; *P.L.*, 73, 941 AB.
11. *Antirrh.* 56. Cfr I. Hausherr, *op. cit.*, p. 127.
12. Je songe surtout à celle du R. P. Jean Galot, *Le Sens de l'Action de Grâces après la Communion*, dans la *Revue des Communautés religieuses*, 15 avril 1960.
13. *Chemin de la Perfection*, chap. 36.
14. « Ce ne serait donc pas trop, pour tout prêtre, de s'entretenir avec Jésus-Christ pendant une heure, après la messe »; cfr *La messe et l'office à la hâte*, éd. Dujardin, t. 14, p. 475; au même volume, p. 314, S. Alphonse s'étonne de l'é-

semble nous imposer cette dévotion, car elle est la présence dynamique d'une personne douée de conscience et d'amour, et qui, dans des dispositions de filiation parfaite, renouvelle en nous spirituellement l'offrande à son Père de son corps immolé pour le monde. A ce don de lui-même que le Christ ne cesse de faire à l'intérieur de nos âmes, nous avons à unir notre offrande. On ne peut « assez dire », écrit le P. Mersch, « quelle leçon de prière constitue l'action de grâces après la communion. Non seulement parce qu'elle offre une âme mieux disposée à l'action sacramentelle..., mais encore parce qu'elle apprend ce que c'est que prier avec le Christ. Il était là sur l'autel dans l'exercice de sa prière, et voici que cette prière, il l'insère dans les âmes avec lui-même. *Semper vivens ad interpellandum pro nobis,* en nous, comme dans le ciel, il intercède... ». Que l'âme s'unisse donc à cette prière, « qu'elle fasse monter volontairement en elle les aspirations qui sont celles du Christ, et qui, à ce moment, jaillissent de ce qu'il y a de plus profond en elle : l'enracinement en lui [15] ».

Le terme d'« action de grâces » est peut-être très inadéquat pour exprimer tout ce qu'est la prière mentale qui suit la messe de communion. Elle est, certes, expression de reconnaissance, mais aussi livraison de notre âme, dans une passivité intelligente, mais réelle, à l'action dynamique du Christ, et prière, « avec lui », dans toutes les directions où nous portent les aspects variés de son intercession médiatrice. Fondamentalement cependant, cette oraison demeure bien une action de grâces, et cela en raison du caractère essentiellement eschatologique de l'eucharistie; nourriture reçue ici-bas, elle nous transporte au ciel, pour vivre la vie du ciel, qui est louange, bénédiction, action de grâces.

Comme le sont souvent les prières les plus fécondes, l'action de grâces, pour bon nombre d'âmes, sera fréquemment aride, et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, fille ardente de sainte Thérèse d'Avila, a confessé cette difficulté [16]. Le remède à cette aridité sera l'union des deux pains de Dieu, celui de l'eucharistie et celui de la Bible; il n'y a pas de moments qui se prêtent mieux à la lecture priée de la Bible que ceux qui suivent la messe de communion, car tout, dans la Bible,

---

trange conduite de « religieux qui, vivant dans la solitude, font beaucoup d'oraison à d'autres moments, et qui sont peu attentifs à s'unir à Dieu après la messe »; au tome 13 (*Dignité et devoirs du prêtre,* 2e partie, chap. 1, 4, p. 212), il cite avec éloge l'exemple du vénérable Jean d'Avila, qui, après avoir célébré la messe, « passait ordinairement deux heures dans le recueillement et de pieux entretiens avec Dieu ».

15. *Morale et Corps mystique,* Coll. Museum Lessianum, Section théologique, 34, Paris-Bruxelles, 1937, p. 128.

16. Elle l'exprime, du reste, tout autant pour l'oraison que pour l'action de grâces : « ... Je devrais me désoler de dormir (depuis 7 ans) pendant mes oraisons et mes *actions* de *grâces*... ». Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, *Manuscrits autobiographiques,* Carmel de Lisieux, 1957, p. 189. Un des inconvénients de l'oraison en commun, comme l'ont les Carmélites, est de favoriser le sommeil, du moins aux heures pesantes.

converge vers Jésus-Christ, et le chrétien entre mieux dans ce mouvement et s'y adapte, lorsqu'il vient de recevoir Jésus-Christ dans tout son être. Les textes dont se nourrira l'action de grâces seront, avant tout, dans l'Ancien Testament, les Psaumes et la seconde partie d'Isaïe (chap. 40-66), qui met dans un tel relief la transcendance de Dieu, et ouvre de magnifiques perspectives messianiques et eschatologiques; dans le Nouveau Testament, ce sera l'évangile de Jean et sa première épître, les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens, ainsi que les textes pauliniens qui traitent du Corps mystique et de la résurrection; les fruits de l'Eucharistie sont, en effet, pour notre âme, des fruits d'unité et de charité, pour notre corps, des fruits de spiritualisation, par anticipation de la résurrection future.

Quelle que soit la durée de la présence réelle, il est certain que Notre-Seigneur n'est pas venu sacramentellement en nous sans laisser des traces. Les moments qui suivent la présence réelle sont, eux aussi, des moments de grâce très efficace, et qui se prêtent, mieux que tout autre dans la journée, à la prière contemplative. Il s'agit de nous laisser imprégner longuement des effets de la présence du Seigneur, et, pour cela, de faire suivre la merveilleuse action de grâces qu'est la messe d'une oraison personnelle qui en prolongera les effets, et préparera au mieux la messe du lendemain. La négligence de cette oraison eucharistique n'est expliquable que par l'ignorance des mystères de la grâce et de la vie spirituelle, ou par un infantilisme religieux, incapable de dominer les difficultés d'une aridité.

2. *Une acceptation généreuse des consignes et des défauts de l'Eglise.*

Dans son livre, « Vie de la Foi », Mgr Romano Guardini a très bien écrit : « ... Dans sa foi, l'individu porte l'Eglise, son dynamisme, mais aussi sa pesanteur... Son étendue [de l'Eglise] élargit son horizon; sa sagesse lui donne une règle de vie; sa puissance renforce son champ d'action. Son formalisme l'ensable; sa froideur le durcit... [17] ». Il en résulte parfois, pour les champions des dogmes et des consignes de l'Eglise, une tentation de repliement et de découragement, voire même d'évasion, qui est fréquente, surtout à notre époque. Si, du reste, certaines initiatives de l'Eglise, et quelques documents du magistère (notamment l'Encyclique « Divino Afflante Spiritu ») ont marqué un effort de compréhension envers les apôtres et les chercheurs catholiques, il est d'autres mesures qui leur ont fait contrepoids, et ont heurté, mis mal à l'aise, des âmes droites et généreuses, vraiment dévouées aux intérêts de l'Eglise. Or, comme l'a dit le cardinal Alfrink, « L'étude qui cherche honnêtement à unifier la foi et la science en une vérité harmonieuse, est un précieux service rendu à l'Eglise. Et

17. Paris, 1951, pp. 119-120.

cette étude ne peut pas prospérer sans une certaine liberté; le serviteur de la science doit pouvoir respirer, sans craindre que ses efforts bien intentionnés soient anéantis d'avance [18] ... ». Ce que le cardinal Alfrink dit de la science, pourrait, « mutatis mutandis », être appliqué à plusieurs autres domaines, où un droit d'expérience et d'initiatives nouvelles doit être laissé. Il y a, dans l'Eglise, ceux qui sont au moteur, et il y a ceux qui sont au frein; tantôt ce sont les premiers qui triomphent, et tantôt ce sont les seconds. A ceux qui vivent en dehors d'elle, voire même à certains de ses fils, l'Eglise paraît avancer un peu comme le faisaient autrefois, chaque mardi de Pentecôte, les danseurs d'Echternach: deux pas en avant, un pas en arrière.

Avant le cardinal Alfrink, le cardinal Newman écrivait : « Comment se fait-il que les écoles [de théologie] du Moyen Age aient été si florissantes? C'est parce qu'on leur laissait le champ libre, parce qu'on ne forçait pas les controversistes à sentir le mors dans leur bouche à chaque mot qu'ils prononçaient. Ils pouvaient se mouvoir en toute liberté et discourir à leur gré. Puis, lorsqu'ils tombaient dans l'erreur, une intelligence plus forte et plus véridique venait les convaincre; enfin, si, avec le temps, la querelle devenait dangereuse et si l'un des antagonistes s'obstinait, Rome intervenait à la fin, — à la fin, et non pas dès le début. La vérité est l'œuvre de nombreux esprits qui travaillent ensemble librement. Aussi loin que je puisse le discerner, cela a toujours été la règle d'action de l'Eglise, jusqu'à notre époque où, la Révolution française ayant anéanti les écoles théologiques d'Europe, une espèce de centralisation s'est établie au quartier général de l'Eglise; ... dans l'Eglise primitive ou médiévale, il n'y avait pas l'extrême centralisation qui règne actuellement. Si un théologien émettait un avis personnel, un autre lui répondait. Si la controverse se développait, elle était portée devant un évêque, une faculté de théologie, ou quelque université étrangère. Le Saint-Siège était seulement la cour de dernière instance [19] ».

L'Eglise devrait être, comme le souhaitait S. Bernard, « ante et retro oculata [20] ». Or, il pourrait arriver qu'elle le soit presque uniquement « retro », encore que cela arrive plus souvent dans l'imagination de ceux qui le lui reprochent que dans la réalité. La catholicité, « verticale » en raison de sa hiérarchie, gagnerait sans doute à être plus « horizontale », selon l'expression du P. Congar [21], par les rapports simples, cordiaux de ses membres, et le droit reconnu à tous d'exprimer franchement leurs idées. La gêne du chrétien qui demande ces

18. *Sacra Pagina. Miscellanea Biblica Congressus internationalis catholici de re biblica.* Gembloux, 1959, vol. 1, p. 66.

19. *Pensées sur l'Eglise.* Traduction française par A. Roucou-Barthélemy, Coll. Unam Sanctam, 30. Paris, 1956, p. 379.

20. *In Cant. Cantic.*, s. 62, 1 (éd. J. Leclercq, t. 2, p. 154, 23-24).

21. Dans *Un Concile pour notre temps,* Coll. Rencontres, 62. Paris, 1961, pp. 247-248.

situations idéales et se les voit refusées vient, sans doute, de l'incompréhension du mystère de la foi et de celui de l'Eglise. La foi est une vertu théologale, qui, nous mettant en communication et en intimité de vie avec Dieu, lui livre ainsi les orientations de notre âme; c'est à Lui donc que revient d'imposer à notre âme la direction qu'il Lui plaît, et nous devons nous abandonner à l'œuvre qu'il réalise en nous. Par l'institution de l'Eucharistie, repas communautaire, auquel il nous a dit qu'il était indispensable de participer, dont il nous a, par le fait même, indiqué qu'il fallait prendre l'esprit, Notre-Seigneur nous a, en outre, suggéré nettement que l'action de Dieu en nous tendrait à resserrer nos liens communautaires; notre vie de foi s'épanouit dans l'Eglise et par l'Eglise, non seulement *malgré,* mais même *grâce* aux obstacles qu'elle nous oppose. Il n'y a pas de vie dans la communauté sans renoncement aux égoïsmes individuels, et même à l'expression de nos idées, qui peut être inopportune, blesser, scandaliser. Cette vie dans la communauté est un frein et un poids; qui croit doit accepter d'enrichir la communauté par ce sacrifice partiel de sa propre personnalité. Ceci ne veut nullement dire qu'il ne nous soit pas permis de regretter certaines attitudes de l'Eglise. Comme l'a écrit le P. Congar, notre respect de l'Eglise doit être « un respect fier et humble à la fois, un respect de l'homme debout, mais qui se sait dépendant, et se veut soumis selon l'ordre, puisque l'ordre n'est qu'un nom particulier de la Vérité [22]. »

Il est donc possible, il est même certain qu'il y a dans l'Eglise des rouages usés, du conformisme, des formes extérieures désuètes; bien des catholiques, pourtant fort bien intentionnés, font tort à l'Eglise, lorsqu'ils tentent de nier ses inadaptations ou maladresses évidentes, ou lorsqu'ils veulent sauver à tout prix un ordre de méthodes et de procédés qui était bon pour d'autres âges. La compétence et l'expérience nous font néanmoins souvent défaut pour juger des insuffisances de l'Eglise; nous risquons aussi de subir l'influence de notre légèreté, de nos engouements, de notre défaut de sens de la tradition. En critiquant l'Eglise, et surtout en retirant de ce grand édifice notre humble pierre, nous ne faisons souvent que céder à une tentation d'orgueil et d'admiration de nous-mêmes; surtout nous méconnaissons le mystère de l'Eglise, mystère de communauté, ai-je dit, mais mystère aussi d'un royaume qui brille dans l'obscurité, comme nous l'a annoncé la parabole du grain de sénevé. Ainsi que l'a écrit le P. de Lubac : « Pour posséder le trésor, il faut tenir le « vase d'argile » qui le porte, et hors duquel il s'évapore [23] ».

De tout ceci, seule la foi mûre, adulte, plusieurs fois éprouvée, est capable de se rendre compte.

---

22. *Vraie et fausse réforme dans l'Eglise,* coll. Unam Sanctam, 20. Paris, 1950, p. 15.

23. ***Méditation sur l'Eglise,* Paris, 1959, p. 265. Cfr 2 Co 4, 7.**

3. *La stabilité dans l'orientation que nous avons donnée à notre vie.*

« *Que chacun, frères, demeure devant Dieu dans l'état où l'a trouvé son appel* » (1 Co 7, 24). Cassien dit, tout à fait dans le même esprit : « Bien des voies mènent à Dieu. Que chacun poursuive donc jusqu'au bout celle où il est une fois entré, et reste irrévocablement fidèle à sa direction première. Quelque profession qu'il ait choisie, il aura chance de s'y rendre parfait [24] ».

Tout homme connaît la tentation d'instabilité et d'amertume. Il lui arrive, un jour ou l'autre, de faire le compte de ses déceptions et de ses échecs, de toutes les blessures d'amour-propre qu'a essuyées sa susceptibilité, des incompréhensions et oppositions qu'il a rencontrées. La tentation est dès lors proche de lui d'une recherche de compensation, ou même d'évasion. Une foi profonde dans la Providence qui l'a guidé, qui « *fait tout coopérer au bien de ceux qui aiment Dieu* » (Rm 8, 28), le sauvera du découragement, et, en écartant l'écueil de l'instabilité, l'empêchera de gaspiller sa vie : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse » ... : « A l'heure de la tentation », écrit Maxime le Confesseur, « ne quitte pas ton monastère, mais tiens bon, généreusement, sous la tempête des pensées, celles de tristesse et de découragement surtout. Car, providentiellement éprouvé par ces afflictions, tu verras s'affermir ta confiance en Dieu. Mais si tu quittes la place, preuve est faite de ton insignifiance, de ta lâcheté, de ton inconstance [25] ».

Il y a le danger de lâcher ce qu'on a et de partir d'où l'on est par lassitude, bougeotte, et parfois en optant pour n'importe quoi, pourvu que ce soit autre chose. Il y a aussi le danger, plus subtil, de quitter une première forme de vie, longuement expérimentée, pour une autre, apparemment plus parfaite. L'incertitude, l'agitation, le matérialisme du monde moderne incitent, par réaction, beaucoup de religieux fervents à s'évader vers une solitude totale, dont ils attendent leur épanouissement spirituel et une sainteté plus grande. Il s'agit, souvent, d'un appel des plus authentiques à une vie de plus profonde et paisible intimité avec Dieu, dans l'état de vie même où ces religieux se trouvent librement et, de soi, définitivement installés par leur profession religieuse perpétuelle ou solennelle. Traduire cette attirance intérieure comme un appel à une vocation autre risquerait de troubler gravement ceux que le religieux quitte et qui s'appuyaient sur ses exemples et sa doctrine, et pourrait entraver l'essor du religieux lui-même, obligé, par le changement, à des adaptations multiples qui, parfois, le purifieront, mais, plus fréquemment, le retarderont.

---

24. *Conférence* 14, 6 (traduction E. Pichery, t. 2, p. 171).
25. *Centuries sur la charité*, 1, 52 (trad. J. Pegon, p. 79).

Comme souvent, l'expérience aide ici la foi ; il est évident qu'aucun genre de vie n'est parfait, mais il est tout aussi certain qu'ils peuvent tous nous conduire à la perfection, du moment qu'il s'agit de celui où Dieu nous a placés, et auquel il a attaché sa grâce. Ce qui importe, ce n'est pas de changer d'endroit, c'est de se convertir, de changer de caractère et de dispositions. Qui le veut, trouve Dieu partout, pourvu du moins que ce soit l'endroit où il ait été placé par Dieu, et où il ait accepté de rester. « Où Dieu nous a semés, il faut savoir fleurir », disait, je crois, S. François de Sales... Le véritable adulte est celui qui, après avoir connu cette tentation de l'instabilité, l'a finalement et définitivement surmontée, en faveur d'une perception saine, objective et modeste de son rôle dans le Corps du Christ, et de la valeur très relative des divers cadres de vie. Dans un livre qui contient beaucoup d'excellentes réflexions, un médecin protestant, le Dr Tournier, a très bien écrit : « La plupart des gens qui nous demandent s'ils ne doivent pas changer de profession, sont simplement révoltés contre la leur, et ont envie de la fuir. Mais j'ai vu par contre des hommes qui acceptaient par la foi de voir dans leur travail et leur condition présents un appel de Dieu, qui y mettaient tout leur cœur à cause de cette foi, y faire des expériences fécondes, qui les conduisaient un jour à un appel nouveau où s'accomplissait pour eux le plan de Dieu. L'essentiel en ce monde n'est pas de ne pas se tromper, mais d'obéir avec foi. Car, d'obéissance en obéissance, l'homme est conduit à corriger ses erreurs, tandis qu'il ne lui arrive rien, s'il ne se met pas en marche [26] ».

Il n'y a, certes, aucune règle qui ne souffre quelques exceptions ; mieux vaudra, pour un religieux, ou même pour un moine voué spécialement à la stabilité, demander à changer de lieu que d'être en proie sans cesse, là où il se trouve, à des tentations de révolte ou de découragement, dont les effets risquent d'être funestes à son âme. Un homme malheureux est rarement un homme utile ; chacun, pour porter son fruit, doit être dans son lieu. Il y a le religieux qui veut changer par instabilité et erreur — c'est le cas le plus fréquent —; il y a celui qui, malgré une évidente bonne volonté, est psychologiquement incapable de s'adapter à des supérieurs et à une ambiance dont les orientations contrecarrent directement ses aspirations spirituelles ; il y a encore celui qui répond à un appel de Dieu, dûment éprouvé, que des maîtres éclairés, ou les supérieurs eux-mêmes, auront jugé authentique.

D'ordinaire pourtant, la maturité de la foi demande que nous attendions la perfection du genre de vie imparfait que nous avons embrassé dans notre premier élan. Elle demande en outre que, dans la connaissance de ses limites, nous nous abstenions de le critiquer, et lui accordions notre estime et notre collaboration ; que, surtout, nous ne le

26. *De la Solitude à la Communauté*, Neuchâtel, 1949, p. 209.

quittions pas pour une vie apparemment plus parfaite. Dieu met souvent dans nos cœurs des désirs dont il ne demande pas l'exécution sous la forme même que sa grâce nous suggère au premier instant. Le désir de vie érémitique ou un idéal pénitentiel très poussé nous sont d'ordinaire suggérés par Dieu uniquement pour faire de nous, à l'intérieur même de la vie où il nous a placés, des apôtres de la contemplation, de la retraite, du sacrifice.

4. *L'engagement apostolique.*

« *La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson* » (*Mt* 9, 37-38). La communauté ecclésiale dans laquelle le baptême nous introduit, est une communauté missionnaire. L'adhésion à l'évangile demande, d'autre part, que nous acceptions d'être la lumière, le sel, le ferment, non d'un coin de terre, ni même d'un diocèse ou d'un pays, mais du monde entier. Qui a fréquenté les âmes est frappé, tout ensemble, de leur bonne volonté (il y a très peu d'âmes vraiment méchantes), mais aussi de leur grande faiblesse et de leur terrible ignorance. Elles ont besoin d'appui, d'affection et d'exemples qui entraînent, elles ont davantage encore besoin de doctrine. Comment celui qui a connu le don de Dieu ne serait-il pas empressé à le communiquer à ces âmes? Il y a tant de bonheur à croire, mais aussi tant de bonheur à se faire apôtre, et à communiquer la maturité de sa foi. C'est dire que la préoccupation la plus urgente doit être de préparer des prophètes, des adultes dans la foi, des gens qui, à leur tour, par la prière et le contact de la sainte Ecriture, parviendront au stade exprimé par S. Paul : « *L'homme de Dieu accompli, équipé pour toute œuvre bonne* »; car la Sainte Ecriture « *est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser, former à la justice* » (2 Tm 3, 16-17). Il leur faudra, à la fois, la doctrine et la prophétie. Dans la conférence que j'ai déjà citée [27], le P. Congar reprend à son compte ces excellentes paroles d'un exégète allemand : « Une prophétie sans doctrine dégénère en extravagance; une doctrine sans prophétie se sclérose en légalisme ». Si on se contente de culture biblique, de lire et d'étudier la Bible, comme le font tant de chrétiens, on aura la doctrine, mais on n'aura qu'elle; si, en outre, on prie la Bible au moins autant qu'on l'étudie, on obtiendra prophétie aussi bien que doctrine... Dans la sainte Ecriture, on apprend la hiérarchie des dogmes: le Christ au-dessus de la Vierge Marie, l'amour du ciel plus important que la crainte de l'enfer, la charité et le détachement des richesses plus nécessaires encore que la chasteté, si indispensable que soit celle-ci;

27. Dans *Un Concile pour notre temps*, Coll. Rencontres, 62.-Paris, 1961, p. 234.

aucun dogme ne doit être négligé, mais chacun doit être mis à sa place. Le précepte du Seigneur : « *Allez donc, de toutes les nations faites des disciples* » (Mt 28, 19), a bien des manifestations, très variées selon notre vocation à chacun, mais cette invitation s'adresse à toutes les âmes : l'apostolat, la préoccupation de l'âme des autres, est essentielle à la vocation chrétienne. Le contemplatif obéira à cette loi par la prière, le sacrifice, l'accueil large et aimable, le don généreux du peu qu'il possède et l'adaptation de sa manière de vivre aux exigences spirituelles de son temps et à la conception de la vie évangélique qu'ont les âmes ferventes de son époque. Aux autres, la même loi de dévouement demandera un apostolat plus direct, discret certes, délicat, humble et respectueux de la liberté humaine et des moments de Dieu, réel pourtant, insistant et doucement engageant : « Etre prophète », a écrit Romano Guardini, « c'est dire à son temps, contre son temps, ce que Dieu commande de dire. C'est ainsi que Jean adresse la parole à Hérode, un des quatre princes du pays [28] ».

Cet engagement dans l'activité militante et missionnaire de l'Eglise est la conséquence d'une réflexion mûre sur les obligations de la foi. Et les diverses manifestations de la foi que j'ai mentionnées se ramènent, somme toute, à ce que le R. P. Voillaume a appelé, dans un livre récent, la fidélité au second appel. Après une première expérience de la vie religieuse, se situe un nouvel appel invitant à renouveler, plus consciemment et plus profondément, les promesses initiales; ce second appel s'adresse également, « mutatis mutandis », à tous les chrétiens. Le R. P. Voillaume le dit du reste explicitement : « le second appel de Jésus », c'est « cet appel qui nous fait repartir vers lui, dans la pleine maturité de notre vie humaine et spirituelle. C'est à partir de ce moment seulement que nous sommes bien réellement et totalement à Dieu [29] ».

II. MATURITE DE LA CHARITE

L'enfant est très impressionnable, et l'adolescent se passionne très vite; les jugements sur autrui, les rapports avec autrui s'en ressentent nécessairement; ce sont des jugements partiaux et des engouements, ou, à l'opposé, chez l'adolescent, des critiques impitoyables. De fait, S. Paul, écrivant aux Corinthiens, disait : « *Pour moi, frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des êtres de chair, comme à de petits enfants dans le Christ... Du moment qu'il y a parmi vous jalousie et discorde, n'êtes-vous pas charnels et votre conduite n'est-elle pas tout humaine? Lorsque vous*

28. *Le Seigneur*, Paris, 1935, t. 1, p. 31.
29. *Lettres aux Fraternités*, Paris, 1960, t. 1, p. 25.

dites, l'un: « Moi, je suis pour Paul », et l'autre: « Moi, je suis pour Apollos », n'est-ce pas là bien humain? » (1 Co 3, 1, 3-4).

L'adulte, qui a pris la mesure de sa misère et de celle des autres, a pu également faire la somme des dévouements et des bonnes volontés humaines; il est, en même temps, plus au courant de la multitude et de la variété des aspects d'un seul homme, moins tenté de s'attacher à lui pour une seule qualité, ou de le détester pour un seul défaut; il saisit mieux un homme dans ses aspects essentiels et sa totalité. S. Paul a dit de la charité qu'elle « *couvre tout, croit tout, espère tout, supporte tout* » (1 Co 13, 7). L'enfant et l'adulte sont capables tous deux de pratiquer le « *croit tout, espère tout* », mais ce sera de manière très différente. L'enfant, en croyant tout, est ordinairement plus naïf que charitable, et l'adolescent espère tout plutôt pour lui-même que pour les autres. L'adulte, qui a connu des désillusions multiples, qui a été souvent « roulé », est très lent à donner sa confiance totale, et, pour ne croire que le bien qu'on lui dit de son prochain, il lui faut se vaincre. Mais alors, l'hommage de son estime au prochain a un autre poids que celui de l'enfant, incapable de discerner le bon grain de l'ivraie; il a aussi plus de stabilité. L'adulte, de moins en moins naïf, peut devenir vraiment charitable. Quant à la charité qui « *couvre tout* », et « *supporte tout* », elle est l'apanage exclusif de l'adulte, parvenu à la maturité de la charité; il couvre, par l'oubli et la discrétion, le mal qu'il connaît de son prochain; il cherche, de cette manière, à ne jamais faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on fît à lui-même. L'enfant n'est pas davantage capable de la charité qui « *supporte tout* »; celle-ci demande une intimité approfondie avec le Christ crucifié, qui nous donne sa force et son amour patient. La perfection de cet amour patient, ce sera évidemment le pardon des injures, pardon total et définitif.

Un des traits frappants de S. Paul, c'est son amour pour les chrétiens des communautés qu'il a fondées. Il les aime pour Dieu, c'est entendu : « *Ma vie, c'est de vous savoir fidèles au Seigneur* » (1 Th 3, 8). Mais il les aime réellement, et même tendrement. Aux Thessaloniciens, il écrit qu'il les considère comme ses enfants, et qu'il a voulu être avec eux père et mère tout à la fois. « *... nous nous sommes faits tout petits au milieu de vous. Comme une mère nourrit ses enfants et prend soin d'eux, telle était notre tendresse pour vous que nous aurions voulu vous livrer, en même temps que l'Evangile de Dieu, notre propre vie, tant vous nous étiez devenus chers... Comme un père pour ses enfants, vous le savez, nous vous avons, chacun de vous, exhortés, encouragés, adjurés de mener une vie digne du Dieu qui vous appelle à son Royaume et à sa gloire* » (1 Th 2, 7-8, 11-12). Aux Philippiens, il écrira de même : « *Oui, Dieu m'est témoin que je vous aime tendrement dans le cœur du Christ Jésus!* » (Ph 1, 8). L'apostolat demande un don de soi, non seulement effectif, mais affec-

tif. On doit donner aux âmes son temps, sa santé et sa vie, mais tout autant son cœur. Et c'est là une des significations du vœu de virginité des consacrés à Dieu. Ils ne renoncent pas au mariage pour aimer moins, mais pour aimer davantage, et plus universellement. Ils ne sont pas des refoulés, mais, au contraire, des gens qui épanouissent au maximum leur capacité d'aimer, en la répandant sur tous ceux auprès desquels ils rayonnent.

C'est par ce don du cœur, qui gagne tous les cœurs, que nous arriverons au mieux à être fidèles au second appel de Dieu. Car cet amour est offert à tous à droit égal; il ne connaît d'autre partialité que celle de la famille et des amitiés —, partialité obligatoirement modérée; il sera bien encore partial, mais en faveur des petits et des plus abandonnés —, et cette partialité sera obligatoirement plus marquée. L'expérience des besoins du monde et de ses tristesses, l'effort pour les soulager fraternellement, fait réfléchir le chrétien, et l'amène à « *conserver fidèlement tous ces souvenirs et à les méditer en son cœur* » [30]. La charité aide ainsi la contemplation, mais, en même temps, la contemplation purifie la charité. C'est par la charité apostolique pure que, finalement, nous répondons au vœu de S. Paul, par lequel j'ai commencé, et par lequel je termine, que *tous ensemble nous parvenions à ne faire plus qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, et à constituer cet Homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ.*

Abbaye de Clervaux Dom Louis LELOIR, O.S.B.
Grand-Duché de Luxembourg.

30. Cfr *Luc*, 2, 19 et 51.